

Prier avec les psaumes graduels

Le psaume 122 :

Israël opprimé prie pour sa délivrance

par le frère Emmanuel-Marie O.P.

Une présentation générale des quinze « psaumes graduels » a paru dans le numéro 52 du *Sel de la terre* (page 18 à 34) et l'on trouvera l'étude des trois premiers psaumes de la série dans les numéros 54 (pages 20 à 40), 56 (pages 10 à 24) et 57 (pages 8 à 28). Voici le commentaire du quatrième psaume : *Ad te levavi oculos meos*.

Texte et présentation

COMMENÇONS par regarder le texte, comme nous l'avons fait pour les psaumes précédents ¹.

<i>Texte latin de la Vulgate</i>	<i>Traduction française sur le latin</i>	<i>Traduction française sur l'hébreu</i>
<i>1^{ère} strophe. La préparation de l'âme</i>		
122, 1. Canticum graduum.	122, 1. Cantique des degrés.	123, 1. Cantique des degrés.
Ad te levavi oculos meos, qui habitas in caelis.	J'ai élevé mes yeux vers vous, ô Dieu, qui habitez dans les cieux.	Vers vous, j'ai levé mes yeux, vous qui habitez dans les cieux.
2. Ecce sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum. Sicut oculi	2. Comme les yeux des serviteurs sont fixés sur les mains de leurs maîtres,	2. Oui, comme les yeux des serviteurs vers la main de leur maître, comme les yeux

¹— La colonne de gauche reproduit la version latine de la Vulgate ; celle du milieu, la traduction sur le latin par M. l'abbé Fillion ; celle de droite, une traduction française d'après le texte hébreu.

ancillæ in manibus dominæ suæ : ita oculi nostri ad Dóminum, Deum nostrum, donec misereatur nostri.	comme les yeux de la servante sont fixés sur les mains de sa maîtresse, ainsi nos yeux sont tournés vers le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous.	<i>de la servante vers la main de sa maîtresse, ainsi, nos yeux [se lèvent] vers Yahvé notre Dieu, jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié.</i>
<i>2^e strophe. La prière : appel à la pitié divine</i>		
3. Miserere nostri, Dómine, miserere nostri : quia multum repléti sumus despectiōne.	3. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, car nous sommes tout à fait rassasiés de mépris ;	<i>3. Ayez pitié de nous, Yahvé, ayez pitié de nous, car nous ne sommes que trop rassasiés de mépris ;</i>
4. Quia multum repléta est ánima nostra : opprobrium abundantibus, et despectio superbis.	4. Car notre âme n'est que trop rassasiée d'être un sujet d'opprobre pour les riches, et de mépris pour les superbes.	<i>4. Notre âme fut par trop rassasiée de la dérision de ceux qui sont repus, du mépris des orgueilleux.</i>

Ce petit psaume nous montre Israël opprimé invoquant son Dieu avec un sentiment de profonde confiance. Un ancien auteur l'a gracieusement appelé *Psalmus oculi sperantis* : « le psaume de l'œil qui espère ». Au milieu des souffrances et des opprobres que lui vaut une oppression tyrannique, Israël jette sur Dieu *un regard plein d'espoir*. La supplication est d'abord individuelle : le psalmiste parle au nom de ses frères ; puis, dès le verset 2, c'est tout le peuple avec lui qui s'adresse à son Dieu : « ... Ainsi nos yeux sont tournés vers le Seigneur. [...] Ayez pitié de nous, Seigneur ! »

Si quelques commentateurs datent ce poème de l'exil à Babylone, la plupart rapprochent les humiliations et les mépris évoqués aux versets 3 et 4 de la situation que connut la communauté israélite au temps de Néhémie. Après avoir connu l'euphorie du retour, le peuple hébreu dut affronter l'hostilité et les sarcasmes de ses voisins¹. Ne perçoit-on pas, dans cet émouvant cantique, l'écho de la prière de Néhémie lui-même, confronté aux difficultés de la restauration de Jérusalem que les prophéties permettaient de croire plus facile et plus assurée ? « Voyez, ô notre Dieu, comme nous sommes méprisés ! » (Ne 3, 36). C'est dire, quoi qu'il en soit du contexte originel, si ce psaume convient tout spécialement aux chrétiens opprimés en temps de persécution.

On divise ordinairement ce petit poème en deux strophes d'inégale longueur : La première (versets 1 et 2) décrit *l'attitude suppliante*, pleine de désir et

1 — Voir Ne 2, 19 : « A ces nouvelles, Sánaballat, le Horonite, Tobie, le fonctionnaire ammonite, et Goshem, l'Arabe, se moquèrent de nous et nous regardèrent avec mépris en disant : "Que faites-vous là ? Allez-vous vous révolter contre le roi ?" » ; voir aussi Ne 3, 33-37.

de foi, du psalmiste et de la communauté ; la deuxième (versets 3 et 4) rapporte la prière qui monte de leur cœur rempli d'amertume et de chagrin.

*

Au point de vue du fond, ce psaume est remarquable par la vive intensité des sentiments de foi et de prière qu'il contient. Malgré la tristesse dont l'accablent l'oppression et le mépris des impies triomphants, l'âme fidèle ne perd pas confiance : elle crie vers Dieu sa misère en donnant cette même misère comme le principal motif de la miséricorde qu'elle attend (« car nous ne sommes que trop rassasiés de mépris »), et elle affirme qu'elle ne cessera de prier qu'elle n'ait été exaucée (« ainsi nos yeux sont tournés vers le Seigneur notre Dieu jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié »).

On notera qu'avec ce quatrième psaume des montées, la « spiritualité de la route » s'enrichit d'un nouveau trait : la montée vers le ciel, au travers des épreuves et des souffrances que réserve le chemin, exige une attitude d'*entière dépendance* envers Dieu. Cette soumission est celle du serviteur, du pauvre, si bien rendue dans le nouveau Testament par cette maxime de Notre-Seigneur : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire ». Dépendance qui possède quatre qualités. Elle est *humble* – ce que traduisent les mots « serviteurs » et « servante » ; elle est *aimante* – les possessifs (« leurs maîtres » ; « sa maîtresse ») trahissent un attachement révérenciel et quasi filial ; elle est *vigilante* – les yeux des serviteurs sont fixés sur les mains de leurs maîtres, guettant le moindre signe dans la crainte de ne pas réagir aussitôt ; enfin, elle est *persévérante* – cela durera autant qu'il faut, « jusqu'à ce que Dieu ait pitié de nous ».

*

Au point de vue de la forme, ce psaume possède une beauté naïve, qui lui vient de ses vers à césure, fortement marqués par la répétition des mêmes mots¹, et surtout de l'image employée : un intérieur oriental où évolue une domesticité attentive et soumise à ses maîtres. Ce petit tableau pris sur le vif résume, en ses deux éléments principaux, toute la spiritualité exprimée par le psaume : *les yeux levés* des serviteurs disent le besoin, la supplication, mais aussi la dépendance, l'obéissance, l'attente, l'espérance et la confiance de l'homme pécheur qui doit marcher en ce monde au milieu des épines et des souffrances ; *les mains* du maître et de la maîtresse traduisent l'autorité, la toute-puissance, la fermeté, la sagesse, mais aussi la proximité, la bonté et la miséricorde agissantes du divin Maître qui sait les besoins et les peines de ses enfants et leur fait miséricorde.

¹ — Ces répétitions soulignent la vivacité des sentiments et le caractère pathétique de la supplication. Dans l'hébreu, les assonances répétées donnent l'impression de rimes.

Nous avons noté, dans les précédents psaumes, la gradation de la pensée et des expressions, soulignée par la reprise de mots clés. Elle est particulièrement nette dans ce quatrième psaume graduel : *Ad te levavi oculos meos, ... ecce sicut oculi servorum, ... sicut oculi ancillæ, ... ita oculi nostri ad Dominum* (v. 1-2) ; *servorum in manibus dominorum suorum, ... ancillæ in manibus dominæ suæ* (v. 2) ; *donec misereatur nostri, ... miserere nostri, Domine, miserere nostri* (v. 2-3) ; *quia multum repleti sumus, ... quia multum repleta est anima nostra* (v. 3-4) ; *despectione, ... despectio* (v. 3-4).

Commentaire

Attitude humble et confiante (1^{ère} strophe)

— Verset 1 :

Vers vous, j'ai levé mes yeux, vous qui habitez dans les cieux.

Le psaume 119 commençait par les mots : *Ad Dominum* et, dans le psaume 120, le psalmiste disait : *Levavi oculos meos*. Nous avons ici le groupement des deux affirmations : *Ad te levavi oculos meos, vers vous, mon Dieu, j'élève mes yeux*.

A peine a-t-il fini de contempler la Ville sainte, figure de l'Église (voir le psaume précédent, 121), le pèlerin est invité à détacher ses regards de Jérusalem pour les porter plus haut. Cette élévation du regard est l'expression d'une prière ardente. Elle est accompagnée souvent du geste « des mains tendues ¹ », autre marque d'une supplication intense.

On notera la belle expression : « vous qui habitez dans les cieux ». Même si Dieu demeure dans son Temple, celui-ci n'est que le piédestal terrestre de sa gloire. Sa résidence véritable, si l'on peut dire, n'est pas la terre, mais le ciel. Salomon le confessait dans sa prière, au jour de l'inauguration du Temple qu'il venait de bâtir : « Mais est-il croyable que Dieu habite véritablement sur la terre ? Car si les cieux et les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ! » (1 R 8, 27). C'est encore ce qu'affirme le Psaume 2, parmi beaucoup d'autres : « Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux [les méchants], et le Seigneur se moquera d'eux » (Ps 2, 4).

Le *Catéchisme du concile de Trente* explique pourquoi les saints Livres répètent si souvent que Dieu a son séjour dans le ciel.

¹ — Voir, par exemple : Ps 27, 2 (« Exaucez, Seigneur, la voix de ma supplication, quand je vous prie, quand je lève mes mains vers votre saint temple ») ; Ps 76, 3 (« Au jour de ma tribulation, j'ai cherché Dieu ; la nuit, j'ai tendu mes mains vers lui, et je n'ai pas été déçu ») ; Ps 87, 10 (« J'ai crié vers vous, Seigneur, tout le jour ; j'ai étendu vers vous mes mains ») ; Ps 142, 6 (« J'ai étendu mes mains vers vous ; mon âme est devant vous comme une terre sans eau »).

La raison en est que les cieux que nous voyons au-dessus de nos têtes sont la plus noble partie du monde, qu'ils demeurent incorruptibles, qu'ils surpassent tous les autres corps en force, en grandeur, en beauté, et qu'ils sont doués de certains mouvements réguliers et constants. C'est donc pour exciter les hommes à contempler sa puissance infinie et sa majesté, qui brillent surtout dans l'œuvre des cieux, que Dieu nous atteste dans la sainte Écriture que le ciel est son séjour.

C'est donc une manière de signifier l'excellence, l'immutabilité et la majesté de Dieu, qui surpassent tout ce qu'on peut concevoir ¹.

Pour autant, cela ne veut pas dire que Dieu n'est pas présent sur la terre. Car Dieu est partout, d'une présence que les théologiens appellent « d'immensité ». « Je remplis le ciel et la terre », dit Dieu en *Jérémie* (Jr 23, 24) – « paroles qui doivent s'entendre en ce sens que Dieu, par sa puissance et son immensité, embrasse le ciel et la terre, et tout ce que le ciel et la terre renferment, mais sans être lui-même contenu dans aucun lieu », commente le *Catéchisme du concile de Trente*. Créateur et conservateur de toutes choses, Dieu est présent à l'intime de tout ce qui est, comme « agent » ou cause efficiente des choses ², par sa présence, par sa puissance et par sa substance ³, explique saint Thomas.

Plusieurs auteurs soulignent le verbe employé : « habiter », et font remarquer que l'habitation n'est pas une simple présence. « On n'habite vraiment que dans les lieux qu'on a choisis et ornés pour s'y reposer avec complaisance, s'y abandonner aux douceurs de l'intimité, y recevoir et y fêter ses amis », écrit le père Hugueny ⁴. En ce sens, si Dieu est partout, il n'habite cependant point partout :

1 — Le verbe hébreu *yāshāv* (יָשָׁב) signifie d'ailleurs à la fois « habiter » et « s'asseoir » ou « être assis » : il convient donc particulièrement bien pour exprimer la stabilité et la majesté d'un souverain qui *habite* en son palais et qui *est assis* sur son trône.

2 — « Dieu est au-dessus de toutes choses, par l'excellence de sa nature ; mais il est en toutes choses comme source créatrice de leur être à toutes » (I, q. 8, a. 1, ad 1). « Dieu est en toutes choses, non comme une partie de leur essence ni comme un accident, mais comme l'agent qui est présent à ce en quoi il agit. [...] Dieu étant l'être par essence, il est nécessaire que l'être créé soit son effet propre, comme brûler est l'effet propre du feu. Et cet effet, Dieu le produit dans les choses non seulement quand les choses commencent d'être, mais aussi longtemps qu'elles sont maintenues dans l'être [...]. Aussi longtemps donc qu'une chose possède l'être, il est nécessaire que Dieu lui soit présent. [...] De plus, l'être est en chaque chose ce qu'il y a de plus intime et qui pénètre au plus profond. [...] Aussi faut-il que Dieu soit, en toutes choses, à leur intime » (I, q. 8, a. 1).

3 — « Comment Dieu est dans les autres créatures, il faut l'examiner par comparaison avec ce qui se passe dans les choses humaines. Ainsi, on dit d'un roi qu'il est dans tout son royaume, à savoir par sa *puissance*, bien qu'il ne soit pas présent partout. De plus, par sa *présence* quelqu'un est dit être dans toutes les choses placées sous son regard, comme, dans une maison, tout ce qui s'y trouve est présent à celui qui l'habite, bien qu'il ne soit pas substantiellement dans toutes les parties de la maison. Enfin, selon la *substance* ou l'essence, quelqu'un est dans le lieu où sa substance se trouve. Ainsi donc, Dieu est en tout par sa *puissance*, parce que tout est soumis à son pouvoir. Il est partout par *présence*, parce que tout est à découvert et comme à nu devant ses yeux. Il est en tout par *essence*, parce qu'il est présent à toutes choses comme cause universelle de leur être » (I, q. 8, a. 3).

4 — Père É. HUGUENY O.P., *Psaumes et cantiques du bréviaire romain*, Bruxelles, 1922, t. II, p. 539.

il n'est vraiment chez lui qu'au ciel et dans les âmes justes, qui sont pour lui comme un autre ciel où il réside comme un hôte et un ami : « Si quelqu'un m'aime, dit Notre-Seigneur, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure » (Jn 14, 23). « *Quod est ergo cælum Dei ? — Omnes sanctæ animæ, omnes justæ animæ.* Quel est donc le ciel de Dieu ? se demande saint Augustin — Toutes les âmes saintes, toutes les âmes justes ¹. » De là vient la belle expression de la théologie mystique : *l'inhabitation* du Saint-Esprit dans les âmes justes ².

— **Verset 2 :**

Oui, comme les yeux des serviteurs sont tournés vers la main de leur maître, comme les yeux de la servante sont tournés vers la main de sa maîtresse, ainsi, nos yeux se lèvent vers le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié.

Dans l'ancien Orient, les serviteurs se tenaient habituellement debout, à quelque distance de leur maître, les yeux fixés sur lui et prêts à intervenir au moindre signal.

Or Israël est le serviteur de son Dieu. C'est donc en serviteur qu'il doit se présenter devant lui, « regardant ses mains » sans se lasser jusqu'à ce qu'il les voit accomplir sa délivrance. Le serviteur attend le signe du commandement ; Israël attend le signe de la miséricorde et de la délivrance.

Le mot hébreu 'ébed (עֲבָד), comme son équivalent grec *doulos* (δοῦλος), désigne en effet le serviteur, disons même l'esclave, celui dont la vie et l'activité dépendent totalement du bon vouloir du maître. Le mot fait avant tout allusion à une condition juridique : l'esclave est opposé à l'homme libre. Saint Paul, en se déclarant « esclave de Jésus-Christ ³ », transposera cette notion juridique de servitude dans l'ordre surnaturel pour traduire la mainmise totale du Seigneur sur l'âme de son fidèle : celui-ci, soumis à la volonté discrétionnaire de son maître, est essentiellement un individu *dépendant*. Le chrétien est « esclave de Jésus-Christ » ; c'est une proclamation d'appartenance exclusive et entière au Seigneur qui a sur lui tous les droits ⁴.

Dans le cas présent, par-delà l'image, l'expression est chargée du même sens religieux et traduit le même sentiment de dépendance totale. Elle rejoint

¹ — Sur le Ps 122. *PL* 37, 1632.

² — Le mot « inhabitation » a été forgé sur le latin *in-habitarę* « habiter dans ». Sur ce sujet, voir le livre du père B. FROGET O.P., *De l'inhabitation du Saint-Esprit dans les âmes justes*, Lethielleux, 1900. — La bienheureuse Elisabeth de la Trinité, carmélite à Dijon, dont nous fêtons cette année le centenaire de la mort (9 novembre 1906), a merveilleusement vécu cette grande vérité.

³ — Rm 1, 1, etc.

⁴ — Saint Louis-Marie Grignon de Montfort applique cette notion de « saint esclavage » à la dévotion envers la Vierge Marie dans sa célèbre « Consécration de soi-même à Jésus-Christ, la sagesse incarnée, par les mains de Marie » : il invite le chrétien à se livrer à Notre-Dame « en qualité d'esclave ».

l'appellation de l'ancien Testament 'ēbēd Yavhé, appliquée aux adorateurs du vrai Dieu ¹ et, de manière spéciale, au Messie ². Le texte sacré l'applique encore aux grands personnages de l'Histoire sainte qui furent les instruments de Dieu : Abraham ³ ; Moïse ⁴ ; David ⁵ ; les prophètes ⁶, etc.

Derrière la notion d'*esclave du Seigneur*, point aussi l'idée de *pauvreté* telle que l'a définie le prophète Sophonie : l'esclave de Dieu est nécessairement un pauvre, un humble ; les concepts se rejoignent. « Cherchez Yahvé, vous tous les pauvres [ou les humbles – עניים, 'anâwîm] de la terre, qui accomplissez ses ordonnances. Cherchez la justice, cherchez l'humilité : peut-être serez-vous à l'abri au jour de la colère de Yahvé » (So 2, 3). Car la pauvreté dont parle ici le prophète, c'est la pauvreté d'esprit, ou plutôt la pauvreté « par l'esprit », autrement dit l'humilité, que magnifie Notre-Seigneur dans les Béatitudes : « Bienheureux les pauvres par l'esprit [ou par l'aspiration : οἱ πτωχοὶ τῷ πνεύματι, avec l'article], car le royaume des cieux est à eux » (Mt 5, 3). Ainsi, Isaïe déclare-t-il que l'Emmanuel promis « jugera les pauvres avec justice, se déclarera le juste vengeur des humbles de la terre ('anâwîm) » (Is 11, 4). De même le Psaume 21, qui décrit les souffrances du Messie, s'achève en chantant les fruits merveilleux de la rédemption pour les humbles : « Les pauvres ('anâwîm) mangeront et seront rassasiés. Ils loueront Yahvé, ceux qui le cherchent : que vive votre cœur à jamais ! » (Ps 21, 27).

Tel est l'état d'esprit de l'esclave ou du serviteur de Dieu : être dépendant et pauvre, il ne peut rien faire par lui-même. C'est pourquoi il épie le moindre mouvement de son maître, prêt à lui obéir sans retard, attendant tout de lui, comme un enfant, mais spécialement le salut et la délivrance dans les maux qui l'accablent. Telle est la belle image de ce que doit être l'attitude d'âme du chrétien. N'est-ce pas d'ailleurs l'exemple que nous a laissé Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, parfaitement attaché et soumis au bon plaisir de son Père ? « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, qu'il ne le voie faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement » (Jn 5,

1 — « Yahvé va prendre en pitié ses serviteurs » (Dt 32, 36) ; « Qui est aveugle si ce n'est mon serviteur ? » (reproche adressé à Israël qui ne comprend pas ce qui lui arrive – Is 42, 19) ; « Le Seigneur est venu en aide à Israël, son serviteur... » (Lc 1, 54 – dans le *Magnificat*), etc.

2 — Que Dieu nomme, en Isaïe, « mon Serviteur » : עבדִי, 'ab'dî (Is 42, 1 ; 49, 5, 6 ; 50, 10 ; 52, 13 ; 53, 11).

3 — « Rendez grâce à Yahvé [...], postérité d'Abraham, son serviteur... » (Ps 104, 6).

4 — Samarie a été prise parce que les rois d'Israël « avaient transgressé tout ce qu'avait prescrit Moïse, le serviteur de Yahvé » (4 R 18, 12) ; Dieu « envoya Moïse son serviteur » (Ps 104, 26) ; « Se sont répandues sur nous la malédiction et l'imprécation inscrites dans la loi de Moïse, le serviteur de Dieu – car nous avons péché contre lui » (Dn 9, 11) ; « Rappelez-vous la loi de Moïse, mon serviteur » (Ma 3, 22).

5 — « Va dire à mon serviteur David : Ainsi parle Yahvé. Est-ce toi qui me construiras une maison pour que j'y habite ? (2 S 7, 5) ; « J'ai conclu alliance avec mon élu, je l'ai juré à David, mon serviteur » (Ps 88, 4 et 21).

6 — « Mais le Seigneur Yahvé ne fait rien qu'il n'en ait révélé le secret à ses serviteurs les prophètes » (Am 3, 7).

19). Faisons de même, à notre tour, comme saint Paul le recommande aux Hébreux, « *fixant nos yeux* sur l'auteur et le consommateur de notre foi, Jésus, qui au lieu de la joie qui lui était proposée, endura la croix, dont il méprisa l'infamie, et qui est assis désormais à la droite du trône de Dieu » (He 12, 2).

Plusieurs passages de psaumes peuvent être cités, qui reproduisent presque dans les mêmes termes, la prière du psalmiste : « Mes yeux sont constamment tournés vers le Seigneur ; car c'est lui qui retirera mes pieds du filet. Regardez-moi, et ayez pitié de moi ; car je suis délaissé et pauvre – *Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos ; respice in me, et miserere mei, quia unicus et pauper sum ego* » (Ps 24, 15-16). « Mes yeux languissent après votre parole, disant : Quand me consolerez-vous ? – *Defecerunt oculi mei in eloquium tuum, dicentes : quando consolaberis me ?* » (Ps 118, 82). « Oui, Seigneur, Dieu, vers vous s'élèvent mes yeux ; j'ai espéré en vous, ne m'ôtez pas la vie – *Quia ad te Domine, Domine, oculi mei ; in te speravi, non auferas animam meam* » (Ps 140, 8).

*

La même métaphore est reprise une deuxième fois dans le même verset, mettant en scène, non plus des serviteurs et leur maître, mais une servante et sa maîtresse. Voulant y voir plus qu'un simple parallélisme synonymique, dont la poésie hébraïque abonde, saint Augustin la commente en ces termes :

Nous sommes les serviteurs, nous sommes les servantes ; et Dieu est le Seigneur, il est la maîtresse. Que veulent dire ces paroles, mes frères, quel est le sens de ces comparaisons ? Que votre charité veuille bien écouter. Rien d'étonnant que nous soyons les serviteurs et Dieu notre maître ; mais ce qui peut nous étonner, c'est que nous soyons la servante, et Dieu la maîtresse. Et pourtant, il n'est pas étonnant que nous soyons la servante, puisque nous sommes l'Église ; rien d'étonnant non plus que le Christ soit la maîtresse, puisqu'il est la sagesse et la vertu de Dieu. Écoutez en effet l'Apôtre : « Quant à nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils ; mais pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, soit Grecs, le Christ est *la vertu de Dieu, la sagesse de Dieu.* » (1 Co 1, 23-24)¹.

Or, dans sa sagesse précisément, le Christ a racheté ses serviteurs et ses servantes : en versant son sang, il a versé « la rançon des esclaves et la dot de l'Épouse² » ; il nous a pris en pitié et, d'esclaves, il nous a faits enfants de Dieu : « Ainsi, nul n'est plus esclave, mais fils ; et s'il est fils, il est aussi héritier par la grâce de Dieu » (Ga 4, 7).

*

¹ — PL 37, 1633.

² — « *Sanguis enim ille pro servis pretium est, pro sponsa pignus est.* » (PL 37, 1634.)

Cependant, à cause des mots : « jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié », saint Augustin comprend que, dans la comparaison employée par le psalmiste, l'esclave est châtié par ordre de son maître et sollicite de lui le geste de pitié qui mettra fin à son tourment :

Quels sont donc ces serviteurs et ces servantes qui ont ainsi les yeux fixés sur les mains de leurs maîtres, sinon ceux qui ont été condamnés aux verges ? [...] Suppose donc quelque maître qui a ordonné que son esclave soit châtié. L'esclave est fouetté, il sent la douleur des coups et lève les yeux sur les mains du maître, jusqu'à ce qu'il dise : *Parce, c'est assez* ¹!

Eh ! bien, conclut l'évêque d'Hippone, nous sommes ces esclaves fouettés. Et si Dieu nous châtie, c'est justice et même miséricorde, parce que, tous, nous sommes pécheurs en Adam. Loin de nous rebeller, loin d'envier le sort de ceux qui nous paraissent plus heureux parce qu'ils semblent épargnés, levons plutôt les yeux vers Dieu jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié :

Le Seigneur notre maître, la sagesse de Dieu notre maîtresse, nous ont condamnés au châtement ; nous sommes frappés en cette vie, et toute cette vie mortelle n'est pour nous qu'une longue plaie. [...] Et voyez, mes frères, depuis quel temps nous souffrons. En tous ceux qui sont nés à l'origine du genre humain, en tous ceux qui vivent aujourd'hui et en tous ceux qui nous suivront, Adam est frappé. Adam, c'est-à-dire le genre humain, est châtié, et beaucoup sont endurcis au point de ne plus sentir leurs plaies. Mais ceux de la race humaine qui sont devenus enfants de Dieu, ont recouvré le sentiment de la douleur ; ils sentent qu'on les frappe, ils savent qui les condamne à être frappés ; et ils lèvent les yeux vers celui qui habite dans les cieux, et leurs yeux restent fixés sur les mains de leur Seigneur jusqu'à ce qu'il ait pitié. [...]

Tu vois sans doute en ce monde quelques satisfaits qui rient et se vantent parce qu'ils ne sont point frappés : en réalité, ils sont châtiés plus sévèrement, et d'autant plus sévèrement qu'ils en ont perdu le sens. Qu'ils se réveillent, et qu'ils soient frappés ; qu'ils sentent qu'on les frappe, qu'ils le sachent, et qu'ils souffrent d'être frappés. Car [...] le Seigneur dit dans l'Évangile : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés » (Mt 5, 5) ².

Quel mystère ! Dieu nous châtie par amour, pour nous purifier et nous laver des souillures qui nous défigurent et nous empêchent d'être ses enfants bien-aimés. Mais, au plus fort du châtement et de l'épreuve, il reste un père tendrement pitoyable. Si nous sommes tentés de regimber sous l'aiguillon, disons donc avec Job : « J'étais celui qui voile les plans de Dieu par des propos dénués de sens. Oui, j'ai parlé sans intelligence de merveilles qui me dépassent et que j'ignore » (Jb 42, 3).

En tout cas, pour être rapidement délivrés, ce ne sont pas nos mérites qu'il faut mettre en avant et présenter à Dieu – car, en réalité, ce qui nous est propre

¹ — *PL* 37, 1634.

² — *PL* 37, 1635.

est surtout démerite – mais ce sont nos nécessités, nos larmes de componction et le témoignage d'une humble patience ¹. « C'est pourquoi le Seigneur attend l'heure de vous faire grâce, il se dressera pour vous pardonner, car le Seigneur est un Dieu d'équité ; heureux tous ceux qui l'attendent ! Oui, peuple de Sion, qui habites Jérusalem, tu n'auras plus à pleurer, car il va te faire grâce à cause du cri que tu pousses, dès qu'il l'entendra, il te répondra. » (Is 30, 18-19).

Appel à la pitié de Dieu (2^e strophe)

— Verset 3 :

Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, car nous ne sommes que trop rassasiés de mépris.

Après avoir représenté l'attitude qui convient à la prière – autrement dit, ce qui concerne la préparation ou les dispositions de l'âme –, voici la demande elle-même : « Ayez pitié de nous, Seigneur ! »

En hébreu, le verbe employé (חָנַן, *hânân*) signifie « faire grâce, avoir pitié ». On le retrouve dans le nom de Jean (יְהוֹחָנָן, *yôhânân*) qui veut dire, littéralement : « Dieu fait grâce ». En disant *hânnénou* (*miserere nostri*), nous demandons donc à Dieu qu'il nous accorde sa faveur ou sa grâce (חֵן, *hén*).

Le plus souvent, cette requête vise à obtenir la délivrance de l'oppression intérieure dont nous avons le plus à souffrir et pour laquelle nous devons sans cesse implorer le pardon de Dieu : celle du péché. C'est la prière que nous fait redire inlassablement la sainte liturgie : « *Kyrie eleison* – Seigneur, ayez pitié ! ». C'est la prière du publicain de l'Évangile. N'osant pas même lever les yeux au ciel, il se frappait la poitrine, en disant : « O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ² » (Lc 18, 13). C'est encore la prière de David pénitent, dans le Psaume 50 : « *Miserere mei Deus secundum magnam misericordiam tuam... Ayez pitié de moi, mon Dieu, selon votre grande miséricorde... ; contre vous seul j'ai péché ³.* » (Ps 50, 3).

D'autre fois, le « *miserere* » est un appel à la pitié divine pour qu'elle daigne soulager quelque misère physique ou mentale. C'est en ce sens que le père du lunatique implore à genoux : « Seigneur, dit-il à Jésus, ayez pitié de mon fils (*miserere filii mei*) qui est lunatique et qui souffre beaucoup ; car il tombe souvent dans le feu et souvent dans l'eau » (Mt 17, 14). De la même manière, les deux aveugles de Jéricho crient au passage de Jésus, sans qu'on parvienne à les

1 — Voyez la belle prière du canon de la sainte messe : « *Nobis quoque peccatoribus...* » Le titre dont nous nous prévalons, et que l'Église met sur nos lèvres, pour obtenir de la miséricorde de Dieu une place au ciel avec les saints, c'est celui de *pauvres pécheurs* !

2 — Le grec emploie ici le verbe *ilaskomai*, être propice (ἰλάσθητί μοι τῶ ἀμαρτωλῶ), et non pas *élééo*, avoir pitié, mais le sens est le même.

3 — Voir aussi le Ps 40, 5 : « *Domine, miserere mei ; sana animam meam, quia peccavi tibi* – Ayez pitié de moi, guérissez mon âme parce que j'ai péché contre vous. »

faire taire : « *Domine, miserere nostri, Fili David* – Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous ! » (Mt 20, 30).

Mais, dans le cas qui nous occupe, Israël demande à être libéré d'oppressions et de persécutions *extérieures*, comme dans le Psaume 56 : « Pitié pour moi, ô Dieu, pitié pour moi ; car en vous mon âme se confie, à l'ombre de vos ailes je m'abrite, jusqu'à ce que soit passée l'iniquité – *miserere mei Deus, miserere mei, quoniam in te confidit anima mea ; et in umbra alarum tuarum sperabo, donec transeat iniquitas* » (Ps 56, 2). Israël – c'est-à-dire l'Église et les âmes justes –, est opprimé par de puissants ennemis, accablé de vexations humiliantes. « Seigneur, Dieu des Armées [...], jusqu'à quand nous nourrirez-vous d'un pain de larmes, et nous abreuverez-vous de pleurs à pleine mesure ? Vous avez fait de nous un sujet de dispute pour nos voisins, et nos ennemis se sont moqués de nous » (Ps 79, 6-7).

Il faudrait citer ici de très nombreux versets des *Lamentations* qui sont la plus belle expression de la prière qu'adresse à Dieu l'âme en proie à la plus extrême amertume :

Je suis devenu la risée de tout mon peuple, le sujet de leurs chansons tout le jour. Il [Dieu] m'a rassasié d'amertumes, il m'a abreuvé d'absinthe. [...] La paix a été bannie de mon âme ; j'ai oublié le bonheur. Et j'ai dit : C'en est fait de ma vie, et de mon espérance dans le Seigneur. Souvenez-vous de ma pauvreté et de ma souffrance, de l'absinthe et du fiel. [...] Car le Seigneur ne rejette pas à jamais. S'il afflige, il a aussi compassion, selon la multitude de ses miséricordes. Car ce n'est pas volontiers qu'il humilie et afflige les enfants des hommes [Lm 3, 14-15 ; 17-20 ; 31-33].

*

Commentant ce verset, saint Robert Bellarmin note : le serviteur implore la miséricorde « non seulement en fixant ses yeux sur Dieu, mais encore il crie par la voix du cœur et du corps, et il réitère sa clameur parce qu'il la dit et pour lui et pour ses compagnons d'exil : *Miserere nostri, Domine, miserere nostri*¹ ! »

Cette prière est en effet des plus nécessaires. « L'homme, continue le saint, dans le pèlerinage de cette vie, est humilié et continuellement tourmenté, non seulement par les démons et les hommes mauvais, mais encore par les animaux, même les plus petits, et par les éléments eux-mêmes, de sorte que le psalmiste dit très pertinemment que non seulement nous sommes méprisés, et même rassasiés de mépris, mais encore que nous ne le sommes que trop². »

Toutefois, le mépris dont veut surtout parler ici le psalmiste est celui que les bons doivent souffrir des méchants et les justes des injustes. « Tous ceux qui

1 — Saint ROBERT BELLARMIN, *Explanatio in psalmos*, editio critica, Romæ, Pont. Univers. Gregorianæ, 1931, t. II, p. 723.

2 — *Ibid.*, p. 723.

veulent vivre pieusement dans le Christ, doivent souffrir persécution de la part de ceux qui dédaignent de vivre dans la piété et dont tout le bonheur est sur la terre », écrit saint Augustin ¹ à la suite de saint Paul (2 Tm 3, 12). Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas prévenus ? « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais, parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, à cause de cela le monde vous hait. » (Jn 15, 19). La raison en est manifeste : le bien et le mal sont contraires, et les contraires ne peuvent se tenir en paix l'un avec l'autre. Les justes sont patients et doux, ils ont appris de Jésus à ne pas rendre le mal pour le mal, mais à tendre l'autre joue à ceux qui les frappent, et c'est pourquoi ils sont regardés avec dédain, opprimés et moqués par les méchants.

— **Verset 4 :**

Notre âme fut par trop rassasiée de la dérision de ceux qui sont repus, du mépris des orgueilleux ².

A l'origine des avanies subies par le psalmiste et ses compatriotes, il y a deux sortes de méchants : les riches (*abundantibus* ³ – Cassiodore dit : les jouisseurs) qui, de fait, méprisent et écrasent souvent ceux qui n'ont pas « réussi » comme eux, et les orgueilleux (*superbis* ⁴) qui se croient volontiers meilleurs que les autres. C'est l'histoire du mauvais riche et du pauvre Lazare : « Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui faisait chaque jour une chère splendide. Un mendiant, nommé Lazare, était couché à sa porte, tout couvert d'ulcères. Il aurait bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, mais personne ne lui en donnait. Bien plus, les chiens eux-mêmes venaient lécher ses plaies... » (Lc 16, 19-21). C'est aussi l'histoire du pharisien plein d'orgueil et du publicain : « Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : Ô Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain... » (Lc 18, 11).

Mais le temps viendra où l'opprobre et le mépris se retourneront contre ceux qui en auront ainsi abreuvé leur prochain pauvre et humble, comme on le lit dans le livre de la Sagesse :

Ils diront en eux-mêmes, saisis de remords, et gémissant dans l'angoisse de leur cœur : Voici ceux dont nous avons fait autrefois un objet de risée, et un thème d'outrages. Insensés que nous étions, nous regardions leur vie comme une folie, et leur mort comme une honte ; et voilà qu'ils sont comptés parmi les fils de

¹ — PL 37, 1635.

² — Quelques auteurs, à la suite de plusieurs Pères grecs, comprennent ce dernier verset comme une imprécation : « Que l'opprobre tombe sur ceux qui sont repus et le mépris sur les superbes ! »

³ — L'hébreu dit : « ceux qui sont sans souci » (שְׂאֵנִים, *scha^ananim*), c'est-à-dire les nantis, les repus, abondamment pourvus. Voir Is 32, 18 :

⁴ — Hébreu : גַּאֲוֹנִים, *ga^ayōnīm*.

Dieu, et que leur partage est avec les saints. Oui, nous nous sommes égarés hors de la voie de la vérité ; la lumière de la justice n'a pas brillé pour nous et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nous. Nous nous sommes rassasiés dans la voie de l'iniquité et de la perdition, nous avons marché par des déserts sans chemins, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. A quoi nous a servi l'orgueil ? De quel profit nous a été la vaine ostentation de nos richesses ? Tout cela a passé comme une ombre, comme une nouvelle fugitive ; comme un navire qui fend l'onde agitée, sans qu'on puisse découvrir la trace de son passage ni le sillage de sa carène dans les flots [Sg 5, 3-10].

Comme le remarque saint Augustin, la véritable abondance et la vraie gloire ne sont qu'au ciel. Là seulement sont les vrais biens dont seront privés ceux qui se parent, contre Dieu et ses fidèles, de l'abondance et de la justice de ce monde. Aimons donc le sort qui nous échoit, celui de pauvre, de méprisé, d'affamé et de mendiant de la vraie justice.

Maintenant que nous sommes nécessiteux, pauvres, indigents, nous soupçons dans nos douleurs, nous gémissons, nous prions, nous levons les yeux vers le Seigneur : les heureux de ce monde n'ont pour nous que le dédain, car ils sont dans l'abondance ; [...] leur cœur est plein de justice, mais d'une fausse justice et comme ils sont enflés de cette fausse justice, ils n'arriveront point à la véritable. Mais toi, sois pauvre et mendiant à l'égard de la justice, et pour arriver à la justice véritable, écoute l'Évangile : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés » (Mt 5, 6) ¹.

En guise de conclusion

De ce petit psaume, tirons deux leçons :

— Tout d'abord, gardons les yeux fixés sur Notre-Seigneur, comme Marie-Madeleine, « assise aux pieds du Seigneur et écoutant sa parole » (Lc 10, 39), comme la Cananéenne, que l'Évangile cite en exemple pour sa pieuse supplication (Mt 15, 22-24), et comme tant d'autres « pauvres » de l'Évangile qui attendaient tout de la miséricorde du Sauveur. Et, dans cette attitude, épions, guettons le moindre signe de la volonté de Dieu. Qu'est-ce que Dieu attend de nous ? Nous lisons dans le prophète Baruch cette réponse toute simple, mais profonde, et qui résume admirablement le programme de vie du chrétien : « Nous sommes heureux, Israël, parce que ce qui plaît à Dieu nous a été dévoilé » (Ba 4, 4). A qui sait voir et entendre, à qui est attentif, Dieu dévoile son bon plaisir. Comme les serviteurs qui ont les yeux fixés sur les mains de leurs maîtres, levons nos yeux vers le Seigneur pour connaître son bon plaisir et l'accomplir promptement.

¹ — *PL* 37, 1639.

— Ensuite, dans nos besoins et nos épreuves, ne comptons que sur Dieu et sa miséricorde. Redisons sans nous lasser cette prière : *Miserere nostri, Domine, miserere nostri* ! Celui-là a des désirs insensés à qui Dieu ne suffit pas : il est encore trop avare, dit saint Augustin – « *nimis avarus est cui Deus non sufficit* ¹. » Cette parole du grand évêque détermina la conversion de Madame Acarie ².

Utilisation liturgique

On trouve les versets 1 à 3 de ce psaume 122 dans le trait du troisième dimanche de Carême. De même, les trois premiers versets constituent l'Introït du premier lundi de Carême.

Ce psaume se récite habituellement aux vêpres du mardi.

Comme les autres psaumes graduels, il se dit aussi dans le petit Office de la sainte Vierge.

Enfin, au rite dominicain, on le trouve dans les prières du chapitre et dans la bénédiction des frères itinérants (au retour de prédication).

(à suivre.)



¹ — *PL* 38, 620.

² — Madame Acarie (Barbe Avrillot) est née en 1565. Carmélite sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation, elle implanta en France les carmélites de la réforme de sainte Thérèse et mourut à Pontoise en 1618.

LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !